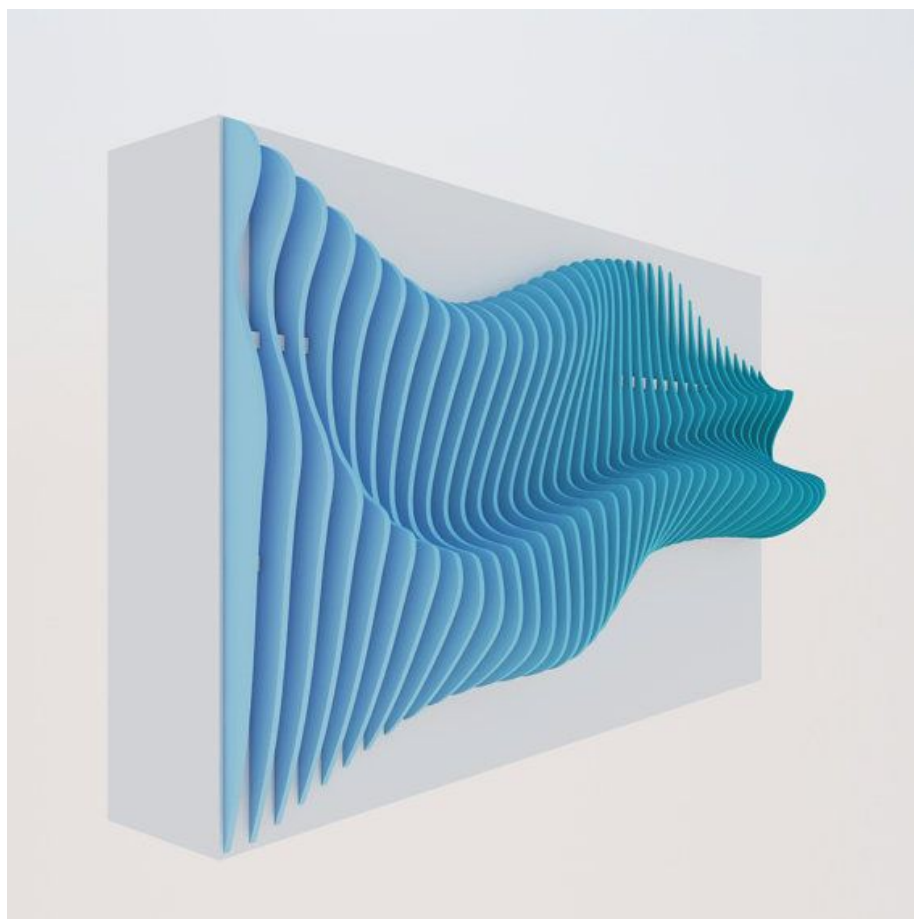


Lacan Quotidien



N° 784 – Lundi 10 septembre 2018 – 22 h 35 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



Résonances inouïes

EN AVANT

Que dire après le pape ? par Stella Harrison

Angot, Encore ! par Vanessa Sudreau

Ça résonne ? par Florent Cadet



Que dire après le pape ?

par Stella Harrison

À lire les réseaux sociaux et la presse, beaucoup sont tombés des nues. Si le pape François avait pu jadis donner de lui une image progressiste, celle d'un homme « ouvert » sur la « question » de l'homosexualité, cet été, ses propos annoncent plutôt l'envers d'un réchauffement climatique.

Le 13 septembre 2016, il avait ému la communauté gay et au-delà, quand, de retour des Journées mondiales de la Jeunesse de Rio, il répondait ainsi à une journaliste qui le questionnait sur l'existence d'un lobby gay au sein du Vatican : « Tout le monde parle du lobby gay. Pour l'instant, je n'ai encore trouvé personne avec une carte d'identité sur laquelle serait écrit le mot “gay”. Je pense que lorsqu'une personne se trouve avec une telle personne [*una persona così*, dit le pape, qui ne prononce pas le terme “homosexuel” contrairement à ce qui fut traduit], elle doit distinguer le fait d'être gay et le fait d'appartenir à un lobby. Car tous les lobbys sont mauvais. Ce sont eux qui sont mauvais. Si une personne est gay et cherche le Seigneur avec de la bonne volonté, qui suis-je pour la juger ? » (1)

Et nous, qui étions-nous, psychanalystes orientés par Lacan, pour juger ce propos ? Nous pouvions alors rejoindre le pape sur sa critique de l'identification, de la soumission à un *signifiant-maître*. Nous ne visions pas non plus la conquête du *pour tous*, plutôt l'émergence du plus singulier de la parole de chaque sujet – qu'il soit gay ou pas –, quand elle tend à se diluer dans les revendications du lobby. Aussi aurions-nous pu déclarer que « Les militants [les lobbys] gays et les analystes [étaient] donc voués à être comme chiens et chats », comme l'avait lancé Jacques-Alain Miller au colloque qu'il avait inauguré en 2003 sur le thème « Des gays en analyse ».

Hélas ...

Ce fugace accord avec le Souverain Pontife n'aura eu qu'un temps.

Un récent article paru dans *La Croix* (2) rapporte la réponse du pape François à un journaliste qui lui demandait ce qu'il conseillerait à un père à qui son enfant confie son homosexualité : « Je dirais d'abord à ce papa de prier, de ne pas condamner, de dialoguer, de comprendre, de faire place à son fils ou à sa fille afin qu'il s'exprime ». Ce début évitait la condamnation. Seulement le pape a ajouté : « C'est une chose quand cela se manifeste dès l'enfance, il y a alors beaucoup de choses à faire par la psychiatrie ». Ces propos, ces trois derniers mots en particulier, ont immédiatement suscité de vives polémiques et blessures sur les réseaux sociaux. Ils ont contraint la salle de presse du Saint-Siège à réagir promptement pour les reformuler : la mention de la psychiatrie a disparu dans la transcription officielle diffusée par le Saint-Siège.

La Croix explique que, dans l'après-coup, le pape a souligné une distinction : « C'est autre chose quand cela se manifeste après vingt ans... Je ne dirai jamais que le silence est un remède », a-t-il martelé, précise le journal. Et de conclure : « Ignorer son fils ou sa fille qui a des tendances homosexuelles est un défaut de paternité ou de maternité : “Tu es mon fils, tu es ma fille, tel que tu es. Je suis ton père ou ta mère : parlons.” » – sans que ces « bonnes paroles » ne puissent rien apaiser de ce qui avait déjà fait le tour du monde.

Plusieurs associations de défense de personnes LGBT et autres ont dénoncé une assimilation de l'homosexualité à une pathologie. Faudrait-il discuter cette lecture des propos du pape ? N'oublions pas – *La Croix* le rappelle – que dans le catéchisme de l'Église catholique, qui n'a pas changé sur cette question depuis sa publication en 1990, on peut toujours lire que « les actes d'homosexualité sont intrinsèquement désordonnés » (art. 2357) (3) et que « les personnes homosexuelles sont appelées à la chasteté » (art. 2359).

Souvenons-nous – un rappel, d'un autre acabit – que Freud avait, lui aussi, été interrogé sur la question de l'homosexualité, en 1935, par une mère à propos de son fils. Dans sa réponse, il fonde les bases des premiers travaux psychanalytiques sur l'homosexualité. L'homosexualité n'est pas un symptôme, n'est symptôme que le tourment qui peut l'accompagner :

Chère Madame,

Je déduis de votre lettre que votre fils est homosexuel [...] L'homosexualité n'est pas un avantage, mais ce n'est pas non plus un sujet de honte, ce n'est ni un vice, ni un avilissement et on ne peut pas non plus la classer parmi les maladies, nous la considérons plutôt comme une variante de la fonction sexuelle, provoquée par un arrêt du développement sexuel [...]. C'est une grande injustice de persécuter l'homosexualité comme un crime et c'est également une grande cruauté [...]. Quand vous me demandez si je peux l'aider, je suppose que vous voulez savoir si je peux faire disparaître son homosexualité et le rendre hétérosexuel. La réponse est que, en règle générale, nous ne pouvons promettre d'y parvenir. Dans un certain nombre de cas, nous parvenons à développer les germes étioyés des tendances hétérosexuelles qui existent chez tout homosexuel, mais dans la majeure partie des cas, ce n'est plus possible [...]. Ce que l'analyse peut apporter à votre enfant est d'une autre nature. S'il est malheureux, névrosé, s'il est déchiré par ses conflits, ses inhibitions dans sa vie sociale, l'analyse peut l'aider à trouver l'harmonie, la tranquillité d'esprit, une pleine efficacité, qu'il demeure homosexuel ou qu'il change [...]. (4)

Dès 1997, J.-A. Miller, mettant au travail de manière absolument nouvelle la question des homosexualités avançait : « Il y a sans doute à prendre parti du point de vue de la psychanalyse, à se sentir interpellé, comme dirait Boswell, par la question posée par *les unions du même sexe*. » (5)

En 2008, dans son Cours, il précisait, lumineusement, la tâche d'un analyste : « Il fut un temps où les analystes imaginaient de guérir l'homosexualité. Ils en sont revenus. Aujourd'hui, il leur arrive des sujets homosexuels, qui souffrent de cette déviance par rapport à l'idéologie commune, et l'action analytique est thérapeutique dans la mesure où elle les réconcilie avec leur jouissance, où elle leur dit que c'est permis. [...] Plus aucun analyste ne songe à guérir l'homosexualité comme si elle était une maladie honteuse du désir de l'espèce, mais au contraire à réconcilier le sujet avec sa jouissance [...]. Le discours analytique ne reconnaît pas d'autre norme que la norme *singulière* qui se déprend d'un sujet isolé comme tel de la société. Il faut choisir : le sujet *ou* la société. Et l'analyse est du côté du sujet. » (6)

C'est dans cette veine que l'École de la Cause freudienne lança, en janvier 2013, à l'initiative de J.-A. Miller et Bernard-Henri Lévy, une pétition *contre l'instrumentalisation de la psychanalyse* dans le débat d'alors sur le mariage homosexuel (7).

Au cours de la même année, deux livres consacrés aux homosexualités étaient notamment publiés regroupant les textes de nombreux psychanalystes d'orientation lacanienne : *Elles ont choisi. Les homosexualités féminines* (8) et *Homoanalysants. Des homosexuels en analyse* (9).

La psychanalyse a ainsi contribué à déplacer les discours tenus sur les homosexualités. Il nous incombe de poursuivre.

1 : « Ce que le pape François a dit aux journalistes dans l'avion », vidéo disponible sur le site de *La Croix*, 29 juillet 2013.

2 : Bienvault P., Lesegretain Cl. & Senèze N., « Propos du pape sur l'homosexualité : pourquoi a-t-il parlé de "psychiatrie" ? », *La Croix*, 27 août 2018, disponible [ici](#).

3 : Selon *La Croix* en 2016, le paragraphe dit ceci : « S'appuyant sur la Sainte Écriture, qui les présente comme des dépravations graves (cf. Gn 19, 1-29; Rm 1, 24-27; 1 Co 6, 10; 1 Tm 1, 10), la Tradition a toujours déclaré que "les actes d'homosexualité sont intrinsèquement désordonnés" (CDF, décl. "Persona humana" 8). Ils sont contraires à la loi naturelle. Ils ferment l'acte sexuel au don de la vie. Ils ne procèdent pas d'une complémentarité affective et sexuelle véritable. Ils ne sauraient recevoir d'approbation en aucun cas. », disponible [ici](#).

4 : Lettre de Freud du 9 avril 1935, disponible [ici](#), parue, dans une autre traduction, dans Freud S., *Correspondance, 1873-1939*, Paris, Gallimard, 1966, p. 461.

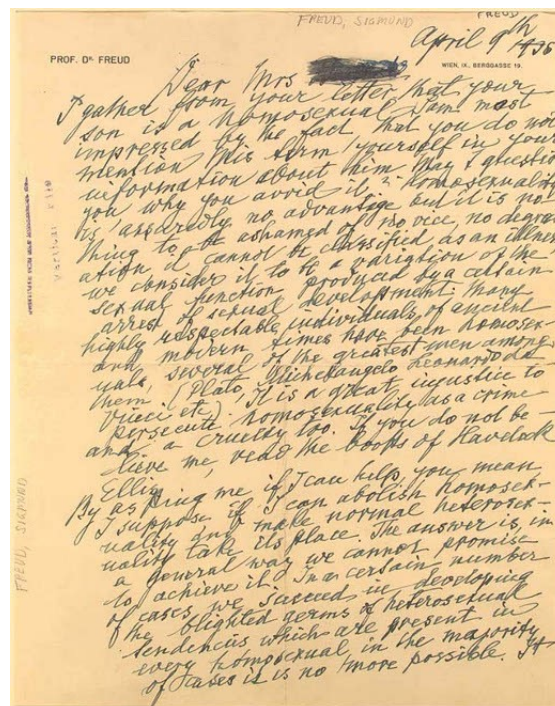
5 : Miller J.-A., « L'inconscient homosexuel », intervention dans le débat avec Éric Laurent après son texte « Normes nouvelles de l'homosexualité », *La Cause freudienne*, n° 37, octobre 1997, p. 12.

6 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne, Choses de finesse en psychanalyse », leçon du 19 novembre 2008, disponible sur le site de l'ECF [ici](#).

7 : Cf. *Du mariage et des psychanalystes*, Navarin/Le Champ freudien/La Règle du jeu, 2013.

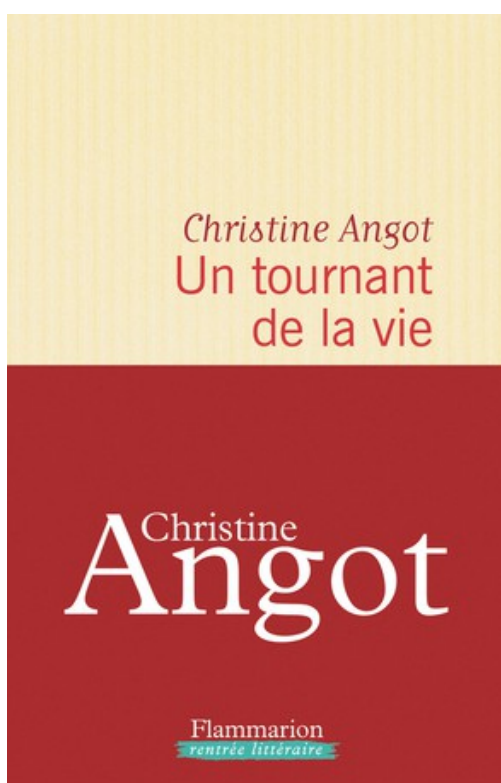
8 : Harrison S. (s/dir.), *Elles ont choisi. Les homosexualités féminines*, éd. Michèle, 2013.

9 : Castanet H., *Homoanalysants. Des homosexuels en analyse*, Navarin/Le Champ freudien, 2013, trad. en espagnol, Grama, 2016.



Angot, Encore !

par Vanessa Sudreau



Le voici, le dernier Angot : *Un tournant de la vie*. Lors de l'annonce du titre il y a un mois, ce *de* sonnait déjà comme une promesse. Pas un tournant *dans* la vie, ce qui ferait de nous des acteurs dans toute la splendeur de leur maîtrise, mais *de* la vie : ici ni acteurs en pleine possession de leur vie ni pantins d'un Autre, plutôt sommes-nous reconduits à notre *être de rien* – « C'est fou hein ! On n'est vraiment rien. On est des toutes petites choses. On croit qu'on va bien, et en fait on n'est rien. » (1)

Ce livre est clair comme le jour, je l'ai lu en une journée et m'en désole : déjà fini ! Mais non, il n'est pas fini, ce n'est pas fini. Il court dans le lecteur. Il court dans les mots de Christine Angot. Son livre, elle l'accompagne, il lui permet désormais de pousser plus loin encore la nomination. C'est pour moi un intense moment de joie qui donne vraiment son poids à l'existence. Christine Angot ose s'approcher de très près de ce qui dérape, de ce qui est vrai, faux, vrai, juste.

Clair comme le jour, disais-je. Il tourne pourtant autour d'une zone obscure, voire vertigineuse. Qu'est-ce qu'un couple ? l'amour ? le désamour ? La narratrice ne veut pas perdre Alex, elle l'aime, ne le supporte plus, l'adore. Elle vit autre chose à côté, elle n'a pas « choisi », ça s'impose, elle veut vivre cette chose entièrement.

La contingence d'une rencontre au coin d'une rue avec un ancien amour, et une question surgit : ai-je raté ma vie amoureuse ? Est-ce la survenue de cette question qui brouille soudain sa relation à Alex, l'homme de sa vie ? Des phrases, des pensées se mettent à passer en travers, à la verticale de sa vie, dans l'Autre espace, l'espace transversal. Elles sont gênantes ces pensées, elles sont laides : Alex manque d'argent, elle en a marre de toujours payer, elle aimerait aussi parfois qu'on la prenne un peu en charge. Alex pourtant la rassure, veut-elle être rassurée ? Le veut-elle encore ? Est-ce cela dont elle a besoin, aujourd'hui ? Et si elle n'avait plus besoin d'être rassurée, cela impliquerait-il de perdre Alex ? On est bien loin du binaire *je t'aime/je t'aime plus*.

Au fond, toutes ces questions, celle de l'argent, celle de savoir qui suit l'autre dans la vie, qui entraîne l'autre dans le couple, sont-elles liées à la rencontre fortuite avec Vincent, son ancien amant ? Ou est-ce une question de toujours dans le couple qu'elle forme avec Alex et qui soudain s'actualise ? Était-ce une question dormante ? Et si tel est le cas, pourquoi se meut-elle en pensée subitement ?

On tourne autour de ça. Non qu'elle explique, non qu'elle cherche à comprendre. Elle ne cherche pas du tout non plus à nous faire comprendre ce moment dans la vie d'un couple. Elle relate par fragments, fait apparaître par touches. Elle le fait exister bout par bout, mais pas bout à bout : c'est pourquoi il me semble que ce n'est pas *une histoire*. Elle le *montre* dans la réalité de tous les jours, pas seulement celle des faits : on n'est pas dans un livre d'Alain Robbe-Grillet, mais dans un espace transversal aux faits. Là où il est permis de n'être pas réduit à celui qui ment ou à celui qui dit vrai ; dans un espace connu des humains, mais rarement exploré, où la division est portée à une forme de paroxysme, dans ce lieu où une alternance très saccadée des sentiments et des sensations se met en branle, où une question cruciale peut émerger, puis s'éteindre, s'évanouir, et ressurgir avec violence. Là où le vide du sujet menace d'aspirer sa vie, là où une certitude n'est pas incompatible avec la certitude du contraire. Là où l'incompatibilité d'une chose avec une autre n'est plus légion.

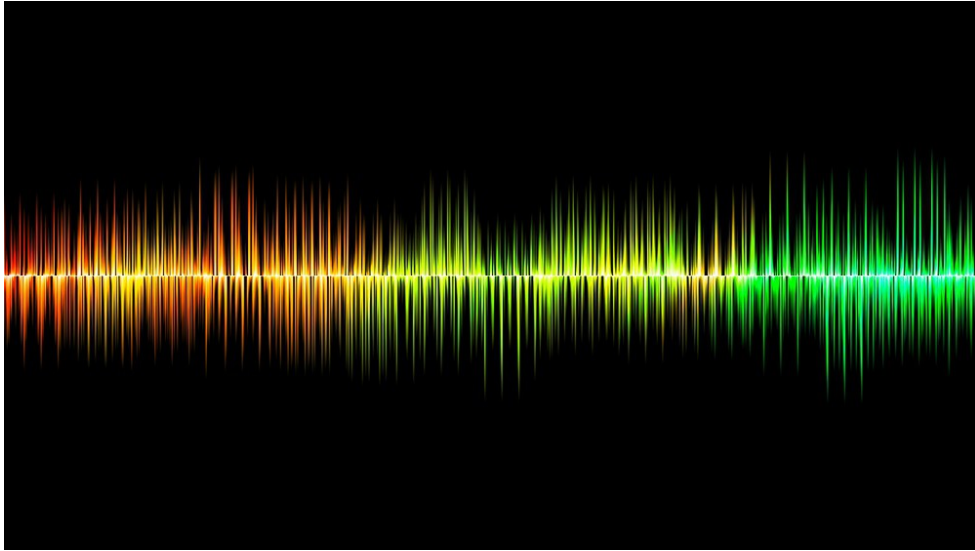
S'agit-il d'une « crise » dans le couple que forment Alex et la narratrice ? Sans doute, et à la fois, quand on dit *crise*, on efface tout ce dont il peut être question. La banalité du mot ne permet pas vraiment de cerner ce dont nous parle l'auteure. *Crise* serait un indice qui encapsule sans nommer, qui manifeste sans rien dire. Christine Angot rend vivant ce qui se passe dans ces moments où les sujets sont brouillés, lâchent la rampe, happés dans des logiques divergentes, l'une n'étant pas moins vraie que l'autre. Les psychanalystes en ont également un aperçu dans leur cabinet : les détails du quotidien y sont parfois livrés dans une trivialité qui n'ampute pas leur dimension inédite, touchant à l'universel de la tragédie humaine et prise, en même temps, dans une singularité telle qu'aucun « conflit », aucune « crise », ne parvient à en rendre compte.



Ce qui est très beau et courageux dans ce livre – et j'y situerai l'acte de l'écrivain –, c'est le prix payé pour faire surgir ce bout de clarté : la narratrice ne recule pas à mettre en exergue ce qui pourrait apparaître comme son égarement entre deux hommes, ou sa duplicité entre ce qu'elle dit et ce qu'elle pense. Son écriture dissout cet écueil : elle n'est pas perdue entre deux hommes, elle n'est pas perdue. Elle vit un moment double, deux choses, deux versants de sa vie, deux hommes, une question sur la vie en forme de disjonction, de dédoublement de la vie amoureuse, qu'elle écrit, cerne, jusqu'à trouver son point de limite, le sien propre. Son point de clarté. Celui d'où peut se saisir la différence entre le *partenaire-symptôme* (2) et le *partenaire-ravage*.

1 : Angot Christine, *Un tournant de la vie*, Flammarion, 2018, p. 11.

2 : Cf. Miller J.-A., « L'Orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du Département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 19 novembre 1997, inédit.



Ça résonne ?

par Florent Cadet

Télérama, fin août, annonce la parution prochaine de *Résonance* du sociologue Hartmut Rosa (1). Le titre fait d'emblée écho pour moi avec les dernières pages du livre d'Éric Laurent, *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*(2). Aussitôt, je me mets à lire à ma compagne des passages de l'article et, en parallèle, les propos d'Éric Laurent sur « ce qui résonne » (3).

Voilà que cette lecture croisée fait tilt ! Dans l'élan que j'y puise, je rédige sans attendre pour en proposer un écho dans *Lacan Quotidien* dont je viens de lire le numéro de rentrée : cette impulsion trouvera-t-elle chez certains lecteurs quelque résonance ?

Suivant Éric Laurent, une analyse progresse ou plutôt rebondit par « résons successives » car, à la jonction du corps et de la parole, *ça résonne*, et cette résonance peut servir de viatique à la poursuite du dire de l'analysant. Cette expression fait contrepoint à l'excès de raisonnement : la raison, à trop vouloir penser, en vient à insonoriser cette chambre d'écho que peut devenir le corps, dès lors qu'il n'est pas trop encombré de raisonnements intempestifs !

Les extraits de son ouvrage soulignés dès ma première lecture, dans le sous-chapitre « Parler la langue du corps, c'est faire réson », sont les suivants :

« Le sens n'est que le *plus-de-sens* dans son effet sur le corps. Il résonne en lui. L'interprétation, dans cette perspective est l'utilisation de cette *réson* même pour desserrer le lien du sujet avec ses signifiants-maîtres. [...] l'interprétation, comme la poésie, doit *viser le nouveau* dans l'union du son et du sens [...], l'interprétation doit être *néologique*, équivoque, résonnante. [Le sujet] sachant suffisamment y faire avec les discours établis pour ne pas oublier sa particularité subjective, telle qu'elle s'est dévoilée par résons successives. » (4)

Ils résonnent ainsi aujourd'hui : s'il n'y a pas de référent ou de choses en soi à désigner, et qu'à cette place-là il y a un réel toujours fuyant, alors le corps devient ce « référent » qui fait caisse de résonance et permet à un *plus-de-sens* de vibrer temporairement, puis de laisser place à la résonance suivante, et ainsi de suite. Ainsi entendue, l'interprétation juste s'apparenterait plus au frisson poétique qu'à une intervention intelligente.

L'expression de ce dévoilement par résons successives avait beaucoup résonné pour moi. Elle objecte à croire que l'analyse procéderait plutôt par bonds, et que, si on ne fait pas des bonds à toutes les séances, il y aurait pourtant des bonds inattendus, des moments où un cap se franchit. La perspective du dévoilement par résons successives pousse à interpréter les moments de frissons pendant une séance (parfois sur le trajet qui y mène) comme des indicateurs d'effets de vérité, une vérité qui se spécifie d'être poétique. Ce sont des rencontres avec l'expérience de jouissance qui guide vers le réel (5). Le frisson fait signe qu'une parole sonne juste, qu'elle a un statut différent des autres.



Lire l'article de *Télérama* sur *Résonance. Une sociologie de la relation au monde* invite aussitôt à penser que « le monde », dans la perspective de Hartmut Rosa, n'est certainement pas dépourvu de référent et que le corps n'y est peut-être pas considéré comme point de butée réel.

Interrogé par la journaliste, l'auteur évoque le corps par deux fois. D'abord directement : « lorsqu'un son nous parvient, notre corps y répond avec son propre ton, sa fréquence, sa voix ». Puis indirectement en décrivant ce que serait une vie non aliénée : « la résonance devient un critère de vie réussie : nous sommes non aliénés lorsque nous entrons, physiquement, en résonance avec le monde – avec notre regard, notre épiderme, notre respiration, notre rythme cardiaque ».

Mais pour « une vie bonne », précise-t-il, les « axes de résonance » doivent se stabiliser. Que faut-il stabiliser ? Il s'agit probablement de stabiliser les effets sur le corps (regard, épiderme, respiration, rythme cardiaque) des trois axes de résonance qu'il identifie : les relations sociales, les relations transcendantes et les relations au monde matériel.

L'obstacle épistémologique principal – qui interrompt toute résonance ! – paraît résider dans ce point aveugle : là où en psychanalyse le référent est dépassé et laisse le champ libre à une dialectique de la parole et du corps, cette théorie donne encore corps à « un monde matériel, aux choses, aux objets, au travail ». Autrement dit, ce qui est considéré en psychanalyse comme lien de résonance entre la parole et le corps est encore réifié, dans cette sociologie, comme lien positiviste entre l'individu, maître de son corps, et l'environnement posé en-soi.

À ce stade, il est difficile de faire résonner des théories si différentes ! Il sera intéressant de consulter cet ouvrage qui développe une théorie sociologique de la résonance. Néanmoins, il semble que l'écho se dissipera progressivement dans la mesure où ce qui nous contraint le plus dans l'analyse – soit la part de jouissance rebelle qui sert de support à des moments de résonance poétique – ne résonne pas du tout en lisant l'interview d'Hartmut Rosa !

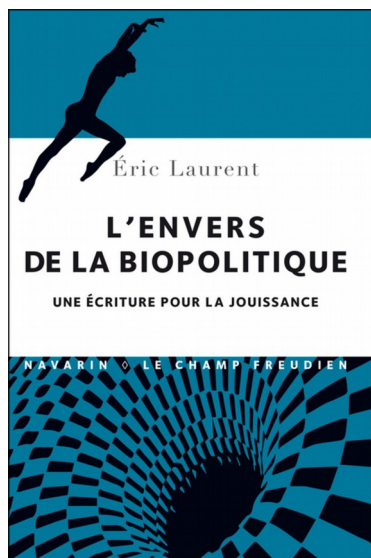
1 : Article et interview par J. Cerf, *Télérama*, 27 août 2018. Rosa H., *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*, trad. de l'allemand par S. Zilberfarb, avec S. Raquillet, coll. Théorie critique, Paris, La Découverte, 2018.

2 : Laurent É., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin/Le Champ freudien, 2016.

3 : *Ibid.*, p. 195. À partir de Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005., p. 17 : « c'est uniquement par l'équivoque que l'interprétation opère. Il faut qu'il y ait quelque chose dans le signifiant qui résonne. [...] les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire ».

4 : *Ibid.*, p. 247-248.

5 : *Ibid.*, p. 209.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr [CLIQUEZ ICI](#)